



Histoire à n'en plus finir

Michèle Juan i Cortada

Je suis devant la glace et me donne un baiser.
Ma bouche s'écrase sur la mienne. Je me rencontre.
Et ne m'aime pas.

Je me recule. C'est toi ? C'est moi.

Derrière moi, le grand lit est amarré à la chambre.

L'âtre noirci est froid. Le piano refermé.

Au-dessus du piano, la photographie d'un enfant nu en apesanteur.

Ce n'est pas moi.

Mes bottines de cuir garrottent mes mollets. Ma robe de laine a une odeur de bergerie.

Dans mon dos, je vois par un jeu de miroirs, un nœud.
Effondré. Je me trémousse pour l'ébouriffer. Le tiraille et le défait.

Je mets les mains au-dessus de ma tête, me colle au miroir
et me mesure. Je m'éloigne. Mes mains s'égarent.

À TIRE D'ELLES

Je cours à la coiffeuse et me saisis d'un bâton de rouge à lèvres. Je me plaque à la glace.

Les plis de ma robe se figent dans le miroir, profonds, amidonnés. Mon col ondule par endroits.

Je suis du doigt les festons en désordre.

J'ai perdu le bâton de rouge à lèvres. Je le cherche. Le retrouve.

Avec, je trace un trait au-dessus de ma tête. Je prends mes distances, pour m'assurer de :

' Ô combien j'ai grandi. '

Si je continuais le trait, il passerait sous la poignée de l'armoire.

La dernière fois, il passait bien au-dessous de la poignée de l'armoire.

J'appuie le rouge à lèvres sur ma bouche attentive. C'est un rouge cerise, humide, au goût de résine ou de gomme arabique.

Je délace mes bottines, les fripe, les frappe, les piétine, les envoie paître sous le lit de ma mère.

A l'étage au-dessus, on joue, ' Le petit nègre. ' Je déteste. ' Le petit nègre. '

Je déteste le piano, le professeur de piano, le solfège, les gammes. Le métronome. Le tabouret d'acajou à vis épouvantable...

Les parents qui font semblant de m'écouter à la fête de l'école. Qui s'extasient comme pour un chien de cirque.

J'aime la danse. Et le chant. Les dictées et la corde à sauter. Chinchilla¹. Gribouille.

Je danse, sans me perdre de vue dans la glace, qui copie mes élans, qui me copie

¹ La chatte

HISTOIRE À N'EN PLUS FINIR

C'est une danse toute de travers. De petit nègre.

Le lit est amarré à la chambre. L'âtre est béant. Le piano refermé.

Je m'approche du miroir. Je m'interroge du regard. Mes cils recourbés s'aplatissent.

Je fais rouler mes yeux, agates inexpressives, dans les limites de leur champ d'action.

Des flaques d'eau verdâtres tels des kaléidoscopes apparaissent et disparaissent. Je trépigne de joie.

Je fais glisser ma bouche sur la glace, pour voir, les traces laissées. Il faudrait appuyer davantage pour qu'elles soient plus marquantes.

Je rajoute du rouge sur mes lèvres.

Un bruit.

Je me glisse sous le lit de ma mère. Rampe en tous sens, bras et jambes écartées. Le nez enfoui dans les boucles de la moquette.

Le bruit se rapproche.

J'essuie ma bouche sur la moquette et regarde. Taches de sang. Pareilles à celles de maman.

Traînées de sang. Fleuve de sang.

Je tombe à la renverse. Je suis dans l'eau et le sang chaud où je me tourne et me retourne.

Brisures. Eclats. Cris. Déchirure. Amertume.

Le lit est amarré à la chambre. L'âtre est profond. Le piano refermé. L'enfant nu, flottant, est toujours sage.

L'enfant de ma mère.

Ce n'est pas moi.

Je sors la tête de dessous le lit. Je m'apparais dans la glace. Barbouillée comme un pitre.

À TIRE D'ELLES

Un pantin.
Marionnette en papier mâché.
L'enfant de la photo croise ma bouille dans la glace. Il
hurle et pleure toutes les larmes de son corps.
Je m'aime. Enfin ! Alors !

